

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1838 : Réflexion politique et élaboration historique](#)[Collection](#)[1838 \(28 Juin- 29 Juillet\)](#)[Item](#)[99. Val Richer, Mercredi 25 juillet 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

99. Val Richer, Mercredi 25 juillet 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : **Guizot, François (1787-1874)**

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

4 Fichier(s)

Les mots clés

[Discours du for intérieur](#), [Relation François-Dorothée](#), [Vie familiale \(Dorothée\)](#)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

Présentation

Date 1838-07-25

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Incipit Que nous sommes mobiles ! Moi aussi ce matin, j'avais peu de goût à vous écrire.

Publication Lettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1, n° 140/174-175

Information générales

Langue Français

Cote

- 326, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 2
- Réf Volume relié transcriptions manuscrites (Hennequin/XIXe siècle), III/239-244

Nature du document Lettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du document Bon

Localisation du document Archives Nationales (Paris)

Transcription N°99 Mercredi soir 25 9 heures

Que nous sommes mobiles ! Moi aussi. Ce matin, j'avais peu de goût à vous écrire. Ce soir j'en ai soif. Et l'approche du 31 qui, ce matin me rendait si froide cette ombre de conversation, ce soir me la rend nécessaire. Si je me couchais sans m'être assis près de vous, sans avoir causé avec vous, je suis sûr que je ne dormirais pas. Dormirais-je mieux si je m'étais réellement assis près de vous. Si j'avais réellement causé avec vous ? J'en doute. N'importe. Causons. Êtes-vous encore sur la route de Neuilly ? Il doit y faire beau et frais. La calèche est ouverte. Vous avez tort. Il vaut mieux, je vous assure qu'elle soit à demi-fermée. Ce qui doit être agréable, c'est de se promener tard, quand vous êtes rentrés dans votre jardin, par une lune bien claire et bien calme. Cette phrase-là est faite je ne sais comment ; mais cela s'entend. Je me suis peu promené depuis que je suis ici, presque jamais le soir. Je me trouvais trop seul. Vous m'avez gâté la solitude comme le monde. Quand je suis seul, je vous désire encore plus que je ne vous regrette. Le regret s'arrange de la solitude, le désir, pas du tout. J'ai eu vingt fois, cent fois, près de vous, le sentiment si beau, si rare, le sentiment de la perfection d'un état auquel rien ne manque et qu'on accepterait avec ravissement comme sort éternel. Loin de vous, le souvenir de ces heures-là me revient sans cesse, tout à coup, au milieu d'une conversation ; et mon âme s'en va ; elle va vers vous. Vous me rendrez ces heures charmantes, n'est-ce pas ? Je les retrouverai près de vous. L'été à Paris est une très douce saison. On est bien plus libre. L'été, le monde n'a point de droits ; on ne lui donne que ce qu'on veut. Mes quinze jours seront à moi, bien à moi. Ils passeront si vite ! Que faites-vous de Marie, le soir. Mad. Durazzo s'en charge-t-elle quelques fois ?

Décidément ma mère et tous les miens vont passer à Broglie, le temps de mon absence. J'en suis charmé. Ils y seront bien et moins impatients. Ils n'iront que le 4 août. Mad. de Broglie m'écrit ce matin qu'elle ne sera libre que le 4 de quelques hôtes qu'elle a dans ce moment. Avez-vous eu des nouvelles d'Alexandre ? A-t-il bien abandonné ses idées de mariage ? Je ne puis me déshabiter des questions. Ne répondez qu'à celles dont vous voudrez débarrasser d'avance nos quinze jours. Le mois de Juillet, sur lequel vous aviez de si mauvais pressentiments, il ne se passera pas tout entier sans nous. A la vérité ce sera tout juste. L'année dernière, il a été tout à fait perdu. Vous le dirai-je cependant ? Il n'a pas été, il n'est pas encore en mon pouvoir d'y avoir tout le regret que je devrais. Votre voyage en Angleterre, votre impatience, votre chagrin, vos lettres si tendres, votre retour si soudain, c'est là ce qui m'a donné confiance. J'ai vu là une preuve, cette épreuve par laquelle tout nœud doit passer avant d'être vraiment serré. Mais à présent, nul voyage, nulle absence n'est plus bonne à rien. C'est du chagrin en pure perte. Et le temps qui s'en va, la vie qui passe ! Qui me rendra les jours que vous auriez pu remplir ? Je n'y veux pas penser à présent, si près du 31. J'aurai bien assez de temps plus tard pour les réflexions mélancoliques. Adieu. Je vais me coucher pourtant. Probablement vous vous couchez aussi, à cette heure, même. Adieu, adieu.

Jeudi 7 h 1/4

J'ai bien dormi ; mais d'un sommeil chargé de rêves, tristes et doux, incohérents au delà de toute expression comme la vie. J'hésite beaucoup dans ce que je pense de la vie. J'y connais de si beaux jours, et des temps si sombres ! Il faut que je sois

particulièrement né pour le bonheur, car il me laisse une impression si vive qu'elle résiste au malheur même. Un moment de vrai bonheur me paraît digne d'être acheté au prix de toutes les peines. On dit cela dans la jeunesse, avant l'épreuve. Je le dis après. Après cette lettre-ci, je ne vous écrirai plus que deux fois. Mais écrivez-moi encore Dimanche matin. Je ne partirai d'ici lundi qu'à 2 heures 10 h. Je suis charmé que vous soyez contente de ce qu'Ellice est content. Vous savez que j'ai entrepris, non pas de guérir votre tristesse, les vraies tristesses ne se guérissent pas, mais de mettre à côté du bonheur, du vrai bonheur. Soyez tranquille. Je réussirai. Je vous aime trop pour ne pas réussir. Adieu. Adieu.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 99. Val Richer, Mercredi 25 juillet 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1838-07-25

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 08/01/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1678>

Informations éditoriales

Date précise de la lettreMercredi 25 juillet 1838

Heure9 heures

DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destinationParis (France)

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionVal-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 29/04/2019 Dernière modification le 18/01/2024

N° 99

Dimanche Soir 25 — 9 heures

326

57

Qui nous sommes mobiles ! Mais aussi,
le matin, j'avais peu de gout à vous écrire. Le soir, je n'ai
rien. Et l'approche du 31 qui, ce matin, me rendait si froides
cette arête de conversation, ce soir me la rend nécessaire.
Si je me couchais sans vous assi, puis de vous, sans vous
causer avec vous, je suis sûr que je ne dormirais pas.
Demain je m'irai si je m'étais réellement assis près de
vous, Si j'avois réellement causé avec vous, ? J'en doute.
N'importe. Causons. Est-ce vous encore dans la route de
Beailly ? Il doit y faire beau et frais. La calèche est
morte. Vous avez tort. Il vaut mieux, je vous assure,
qu'elle soit à demi fermée. Ce qui doit être agréable, c'est
de se promener tard, quand vous êtes rentrés, dans votre
jardin, par une lune bien claire et bien calme. Cette
phrase là est faite je ne sais comment ; mais cela
s'entend. Je me suis peu promené depuis que je suis ici,
presque jamais le Soir. Je me trouvois trop seul. Vous
n'avez pas aimé la solitude comme le monde. Quand je
suis seul, je vous dirai encore plus que je ne vous
regrette. Le regne s'arrange de la solitude ; le désir,
pas du tout. J'ai en vingt fois tant fait, pris de vous,
le sentiment du beau, si rare, le sentiment de la perfection.

D'un tel augur rien ne manque et qu'on accepterait avec
ravissement comme sorte éternel. Loin de vous, le souci
de ces heures, là me revient sans cesse, tout à coup, au
milieu d'une conversation, et mon ame s'en va ; elle
va vers vous. Vous me rendez ces heures, charmantes, n'est-ce
pas ? Je le retrouverai près de vous. L'Italie, à Paris,
est une très-douce liaison. On est bien plus libre. Et là,
le monde n'a point de droits ; on ne lui donne que ce
qu'on veut. Mais quinze jours servent à moi, bien à moi.
Ils passent si vite ! D'infatigable veille de Marie, le soir,
Madame Durazzo s'en charge. Telle quelque fois ?

Delicidement ma mère et tous les miens vont
passer à Broglie le tour de mon absence. J'en suis
charmeé. Ils y servent bien, et moins impatiens. Ils
s'iront que le 14 Août. Madame de Broglie voudrait ce
matin qu'elle me sera libre que le 14 de quelques
heures, qu'elle a dans ce moment.

Doez-vous en des nouvelles, d'Alexandre ? A-t-il bien
abandonné ses vues de mariage ? Je me suis mis
d'habitude de questions. Ne répondez qu'à celle dont
vous voudrez débarrasser d'avance nos quinze jours.
Le mois de Juillet, sur lequel vous avez été mauvais,
pressentiment, il ne se passera pas, tout entier, sans
vous. À la vérité ce sera toute juste. L'année dernière,

il a été tout à fait perdu. Mon le dîne je répondais ? Il n'a pas été, il n'est pas encore au mon pouvoir d'y avoir tout le regret que je devrais. Votre voyage en Angleterre, votre impatience, votre chagrin, vos lettres, si tristes, votre absence si longue, c'est là ce qui m'a donné confiance. J'ai vu là une éprouve, cette éprouve par laquelle tout homme doit passer avant d'être vraiment homme ! Mais à présent que ce voyage, cette absence n'est plus bonne à rien. C'est du chagrin en pure perte. Et le bon, qui s'en va, la vie qui passe ! Qui me rendra les jours que vous mevez pu empêcher ? Je ne veux pas penser à présent, si pris du lit. J'aurai bien assez de temps plus tard pour la réflexion, mélancolique. Adieu. Je vais me couche, pourtant. Probablement vous vous couchez aussi, à cette heure même. Adieu. Adieu.

Dim 7 h ½.

J'ai bien dormi, mais d'un sommeil chargé de rêver, bâiller et ronflez, inconsciemment au delà de toute expression comme la vie. J'étais beaucoup dans ce que je pensais de la vie. J'y connais de si bons jours, et de temps si sombres ! Il faut que je sois particulièrement mal pour le bonheur, car il me laisse une impression si vive qu'elle persiste au malheur même. Un moment de vrai bonheur me paraît signe d'être acheté au prix de toute la priere. On écrit cela dans la journelle, avant l'épreuve. Je le dis après.

Après cette lettre-ci, je ne vous dirai plus que deux fois. Mais écrivez moi encore Dimanche matin. Je me partirai

lunes que 2 heures.

10 h.

Je suis charmé que vous soyiez contente de ce qu'ellle ait content.
Vous savez que j'ai entrepris, non pas de gomme votre tristesse, le
mauvais triste ne se guérissent pas, mais de mettre à table du
bonheur, du vrai bonheur. Soyez tranquille. Je respirai de vous
d'une trop peu ne pas respirer. Adieu. Adieu.

le m
suf.
elle
Si je
caus.
Dessi
vues
Si m
Brou
ouve
qu'il
de ce
jarr
plus
l'aut
progr
m'au
Suis
degre
pas
le su